

M Marcel
OREAU

**NOUS AMANTS
AU BONHEUR
NE CROYANT...**

roman

Nous, amants
au bonheur ne croyant...

DU MÊME AUTEUR

Quintes, Buchet-Chastel, 1963 ; rééd. Denoël,
Des heures durant, 2005.

Bannière de bave, Gallimard, 1963.

La Terre infestée d'hommes, Buchet-Chastel, 1966.

Le Chant des paroxysmes, Buchet-Chastel, 1967.

Écrits du fond de l'amour, Buchet-Chastel, 1968.

Julie ou la dissolution, Christian Bourgois, 1971 ;
rééd. J. Antoine (Bruxelles).

La Pensée mongole, Christian Bourgois, 1972 ;
rééd. L'Éther vague, 1991.

L'Ivre Livre, Christian Bourgois, 1973 ; rééd. Denoël,
Des heures durant, 2005.

Le Bord de mort, Christian Bourgois, 1974.

Les Arts viscéraux, Christian Bourgois, 1975.

Sacre de la femme, Christian Bourgois, 1977 ;
rééd. L'Éther vague, 1991 ; rééd. Denoël,
Des heures durant, 2005.

Discours contre les entraves, Christian Bourgois, 1979 ;
rééd. Denoël, Des heures durant, 2005.

À dos de Dieu, Luneau Ascot, 1980.

Orgambide, Luneau-Ascot, 1980 ;
rééd. Lettres vives, 2002.

Moreaumachie, Buchet-Chastel, 1982.

Kamalalam, L'Âge d'homme, 1982.

Cahiers caniculaires, Lettres vives, 1982.

Saulitude (photos Christian Calméjane), Accent, 1982.

Monstre, Luneau Ascot, 1986.

Le Grouilloucouillou, avec Roland Topor,
Atelier Clot, 1987.

Suite de la bibliographie en fin de volume

Marcel Moreau

Nous, amants
au bonheur ne croyant...

roman

DENOËL

© 2005, by *Éditions Denoël*

Puisse en toi ma ténèbre aux aurores danser

Ça y est, le moment est venu, tu vas faire du théâtre. Imagine. Tu es seul sur une scène, où tu joues, pour la première comme pour la dernière fois, le rôle de l’Absent. Absent au monde, absent au corps, absent à l’amour. Tu ne bouges pas : absent aussi au mouvement. Imagine. Tu entends des froissements de femmes, dans les coulisses. De belles et de moins belles. De jeunes et de moins jeunes. Elles s’habillent en fantômes. En revenantes peut-être. En furtives sûrement. Dans la pièce, il est prévu qu’elles n’apparaîtront pas. Tu respectes la pièce. Il se fait tard et jamais salle ne fut plus vide. Ton texte est le plus court qui soit. Il tient en un mot, mais lequel ? Comment savoir ? Celui-là, s’il arrive, tu le prononceras d’une voix blanche, du bout des lèvres ou en un souffle. Puis, tu tomberas, troué, en même temps que tombera le rideau. C’est clair : il n’y aura ni ovations, ni rappels. Quelle paix... Est-ce ainsi que l’on désespère ? Ou que l’on renonce ?

Ça y est, le moment est venu, je vais écrire un conte. Je ne « la » connaissais pas. « Elle » a surgi des praticables. Elle

portait un bien joli chapeau, et tout est allé très vite, des pieds à la tête. Un coup de théâtre, en somme, le plus doux de tous : l'amour que l'on n'attendait plus. Conte ou théâtre? Ni l'un ni l'autre. La vie, à profusion, *toi*. « Ne jouez pas la fin de l'amour, commencez-le ici, avec moi. » Elle avait un corps et un visage à me dire cela, sans me le dire. Elle sentait bon la nature intacte.

Dans ses yeux, je lisais cette fonte des mots qui est parfois à la naissance du désir. Et moi qui n'osais y croire, en la regardant, j'écoutais ce son-là, un peu liquide, encore retenu, mais où se délayait déjà le bruit de nos jours. Je revenais de loin, d'un jour où je m'étais dit : plus jamais n'aimerai, à cause d'une illusion de trop, avec une créature de rien. À ta demande, je t'ai raconté une histoire, avant que tu t'endormes. Tu t'es endormie? Reste-le un peu, encore un tout petit peu, le temps que de peur de te perdre, je prolonge cette fable, par peur de l'épilogue. Tu hais les épilogues. Moi de même. Nous sommes faits pour nous entendre, peut-être, peut-être...

Cette nuit-là, j'ai gardé les yeux grands ouverts. Pour laisser passer la Mort se retirant de moi. En sens inverse pour laisser entrer la Vie, ne venant que de toi. La Mort me quittant, ta Vie m'envahissant se sont sans doute croisées, dans mes yeux grands ouverts. Se sont-elles parlé? Si oui, comment savoir ce qu'elles se sont dit? Le pire serait que la Mort ait dit à ma Vie : « Je reviendrai. » Mais le pire du pire serait que ta Vie ait dit à ma Mort : « Je repartirai. » Car alors, vraiment, je n'aurais plus qu'à m'en aller tout de suite, de ne pouvoir retarder ce retour, n'ayant pu empêcher ce

départ. Le mieux serait que la Mort t'ait dit : « Je lui reviendrai quand tu seras partie », mais le mieux du mieux serait que la Vie que tu as fait entrer en moi ne réponde rien, en la croisant, à la Mort que tu en fais sortir, comme si son bonheur l'avait rendue sourde ou muette, ou les deux. Alors, si j'en disparaissais, de ce silence de la Vie, ce ne pourrait être que de joie. Et mourir de cette joie-là, quelle victoire de la Vie, encore elle, et non de la Mort.

Je l'aime. Elle doit penser que je l'aime dans l'inquiétude, puisque je lui parle de notre amour de cette façon. En général, l'évocation de la mort n'a pas sa place dans les aveux du cœur. Et pourtant, elle qui m'a trouvé au moment où je faisais mes adieux au « sacre de la Femme », sans les faire à celui de l'Écriture, n'est-ce pas à un homme ne vivant plus qu'à moitié qu'elle a donné son amour ? Une moitié de vie pour écrire jusqu'à mon dernier souffle, et l'autre, morte, pour m'ensevelir, avec elle, dans mon passé d'amour. Certes, le demi-vivant peut encore faire de grandes choses avec son écriture vivante. Tous les désespoirs de vivre le prouvent. Mais elle, elle est venue pour recoller ma moitié d'écrivain en proie à son démon d'écrire et ma moitié d'homme qui avait cru l'heure arrivée de mettre fin à son *daemon* d'aimer. Dans sa jeune vie d'artiste, elle a réalisé beaucoup de « collages ». Mais celui-là, même s'il faut bien que je l'appelle « recollage », elle peut d'ores et déjà se dire que c'est le plus beau.

Mon regard s'est enchanté de son talent. Je prenais mon émotion pour du bon goût, relevé par sa beauté. J'avais pensé d'elle, dans son atelier, « Elle a un secret d'inat-

tendu... » Mes yeux qui suivaient ses mouvements les suivaient dans ton œuvre. Mes yeux ne pouvaient séparer ton corps, ton âme, ta voix de tes ouvrages. J'en faisais la même lecture, séduite et caressée. J'avais au moins cette certitude : Elle a tout d'une magicienne et rien d'une illusionniste. Elle a tout pour me bouleverser, pour bouleverser ma vie, lui redonner, en amour, le *mouvement* qu'elle n'a plus. *Sur-tout, ne pas s'installer dans le charme, ne pas croire, une seule seconde à cette histoire d'installation, ce serait dangereux pour la suite.*

Nous allons le faire bouger, notre amour, nous allons lui enlever son toit, sa charpente et jusqu'à ses murs. Parfois, le vent sculpte plus dur et plus beau que les mains, la Cappadoce le prouve. Je t'aime, nous allons délirer, créer une race de tourbillons nouveaux. Sur les ruines de l'amour sédentaire, ivres nous bâtirons. Je ne t'assignerai qu'à éternité.

Tu sais ce que je veux dire, toi, l'artiste, qui perturbes si bien l'installation connue des formes, leurs mauvaises habitudes d'immobiles, s'adonnant au Visible. Tu l'as compris : je ne sais où m'emmène ce livre, en son corps amoureux, avec ces mots de ma chair, te suçant la peau, tu l'entends, cette chairerie des mots auxquels je dois un peu plus chaque jour de tout bêtement m'embéguiner de toi. Comme c'est doux. Mes mots sont doués, eux qui, en quelques secondes, ont appris la langue de ta langue, et en quelques jours celle de ton ventre, qui parle le magnifique patois des désirs d'autrefois, quand ils s'exprimaient sans la raison ni la froide grammaire des traités érotiques. En tes entrailles, j'ai

perçu un inouï de femme, du temps où elle priait le Ciel tandis qu'au fond d'elle-même elle se livrait au diable.

Le Poète n'a pas bien prédit qui a écrit : « La femme est l'avenir de l'homme. » En tout cas, il n'a pas senti poindre notre époque d'amour assassiné et de féminisation truquée. Si c'est l'*abîme* de la femme qui est l'avenir de l'homme, ce que je crois, alors, tout reste à faire. « La femme est l'avenir du condom », c'est à quoi les antipoètes nous demandent aujourd'hui de rêver pour elle. Non !

L'époque est blême de tous ses phantasmes. Elle a ce teint-là, qui est celui des étalages d'organes, des déballages de leurres, et de la masturbation phantasmatique considérée comme la forme la plus ostensible du désennuiement. L'époque est triste, mais dans vos bras, Amie, je respire l'abondance de l'amour. Son clavier est long, sa palette est ronde, et toutes les bontés de la terre semblent s'être réfugiées dans ce corps dont l'âme est si palpable que ses bienfaits m'inondent encore quand se sont taris ceux des sens.

Je vous ai rencontrée en novembre, ne me dites plus jamais de mal de ce mois. Un de mes livres vous avait invitée chez lui. Vous êtes venue au rendez-vous. Parfois, mes livres sont incroyables, comme entremetteurs. Ils connaissent ma répugnance à prendre les devants. Ils les prennent pour moi, à mon insu. Des témoins m'ont rapporté qu'ils me trompaient avec leurs invitées. C'est bien possible. Ils sont capables de tout, ces envoyés de l'Amour. Je les vois d'ici contant fleurette, faisant assaut d'émois éperdus, de tournures inspirées, de passions à cordes, s'adressant tantôt aux tréfonds d'impudeur, tantôt aux

ondes romantiques, tour à tour courtois dans les élans, obscènes à leur retombée, bref tout le vécu de l'approche titubante de la féminité.

En ce mois de novembre, mes mots semblaient pourtant confirmer mon choix de solitude. Nous n'écrivons plus de livre d'amour, nous disions-nous eux et moi, entre deux départs vers notre autre horizon, notre autre vérité : l'alphabétisation des séismes (ou des vertiges). Je n'écrirai plus de livre d'amour, nous n'en écrivons plus, c'est ainsi que mon corps et les mots de corps se parlaient le matin lorsque je sautais de mon lit, et le soir lorsque je m'y écroulais. Pendant la journée, qu'il fit soleil ou pluie, nous évitions le sujet, nous en éprouvions seulement le poids ou le vide. Parmi toutes nos musiques, il en manquait une, celle-là, qui unit dans son chant la louange infinie et le don de soi. Telle était ma volonté, n'écrire plus de livre d'amour, relayée par la conscience que désormais l'amour que je pourrais écrire, il me faudrait l'inventer, sans l'avoir vécu. Et inventer l'amour, je n'étais pas assez romancier pour organiser pareille menterie, pareille absence de brûlure au corps et dans l'esprit. Je m'étais fait un vouloir, autant qu'une règle, de ne plus chercher l'amour, n'ayant le cœur à penser qu'il existait une femme capable de m'aimer pour les mots de mon corps et de mon esprit, sans qu'en même temps elle fermât les yeux sur l'âge de ce corps, quel qu'en fût l'esprit. Je me souviens que mes mots, mon corps et moi nous nous étions mis d'accord, puisque nous renoncions à encore écrire l'amour, tout en ayant toujours besoin d'amour, pour nous ériger en *climats amoureux*. Oui, nous

serions des climats propices à l'amour et rien d'autre. Des créatures traverseraient notre « atmosphère ». Certaines en repartiraient aussitôt. Les plus curieuses s'y arrêteraient un peu, le temps de penser : « On n'est pas mal ici, on s'y sent en confiance. » J'interprète : le vent est léger, et attentif à la douleur. La lumière, elle, caresse, en tremblotant, les blessures dévoilées. Au crépuscule, on entend bruire un siècle de soupirs d'alcôve. À l'aube, on respire une odeur de rosée tiède, s'exhalant sans doute de la flore profonde et ténébreuse des femmes qui nous hantèrent. Ni tempête, ni déluge dans ce climat, mais seulement une poésie, comme savent en composer les folies au passé, et les pages que l'on tourne du Livre des regrets. Nous étions convenus de tout cela, mon corps, mes mots et moi : que ne reste des amours révolues que ce climat de l'amour peut-être à encore dire mais à ne plus faire.

Mais voilà, j'avais oublié qu'il est dans la nature de mes mots d'enfreindre ma règle, lorsque je m'en donne une, de me désobéir lorsque je crois leur commander. Mes mots, j'aurais dû m'en souvenir, font toujours semblant d'être de mon avis, alors que cet avis, il est à peine émis que déjà ils s'en démarquent. Et pour peu que cet avis soit une décision, tout se passe comme s'ils n'avaient qu'un but : l'affaiblir, et jusqu'à la miner. Tel est le mystère de cette littérature : ses mots prennent des chemins qui ne sont pas ceux qu'empruntent les doutes et les résignations de l'homme qui les formule. Je pense que mes mots d'amour ont mal accepté leur rôle de « climatiques ». « Nous, des climatiques? Vous voulez rire! »

Les mots sont de brefs corps galvaniques en mouvement, et imprévisibles, avant que d'être les fixateurs de tel ou tel moment de la conscience. Souvent, ce sont des aventures du sens se mouvant à l'intérieur de la recherche de ce sens. C'est ainsi qu'un beau jour, mes mots d'amour s'en sont allés sous les fenêtres de Mâ[^], parce que c'est ainsi que commence son nom, et les chapeaux parce qu'elle en possède deux. Je ne saurai jamais quelle sérénade ils lui chantèrent. Elle a ouvert ses fenêtres, et leur a jeté une échelle. Ils ont grimpé jusqu'à ses yeux, et peu après... Mâ[^] m'écrivit qu'elle les avait lus danser. *Lus* au lieu de *vus*. Il paraît qu'ils ont dansé longtemps, comme ils dansent dans mon corps qui, lui, ne sait pas danser. Mais quelle danse avaient-ils dansé, cette fois-là, pour qu'Elle m'écrivît des choses qui mettaient déjà ses pas dans les miens? Quand elle est venue chez moi, c'était hier, il y avait du bal dans son regard, dans sa voix, dans ses mains, et moi, je me sentais tout enlacé par ce quelque chose d'Elle qui m'emportait dans son quelque chose de nous. Nous n'avons pas fait l'amour tout de suite, nous l'avons laissé se faire entre sa vie dansée et la danse de mes mots, entre le doute qui me saisissait quant à mon renoncement à l'amour des femmes comme à l'écriture de cet amour, et son absence de doute, à Elle, quant à l'amour de notre rencontre, ce qu'elle exprima de bien troublante façon, au bas d'un de ses dessins : « Sans vous connaître, je m'entraînais à vous aimer. »

Pour elle, je me rééduque à aimer. Mais ce qui ne s'éduque ni donc se rééduque, en amour, c'est sa déraison. La folie d'aimer me reprend, c'est ce que je devrais dire.

Avec Elle, cette folie est dans les petites choses, hormis le sexe, qui, lui, en fidélité à l'insensé qu'il fut, s'obsède encore des choses qui sont si grandes qu'elles en éclipsent les petites. Avant, les grandes choses que je faisais avec mon amour fou portaient en elles leur point de rupture, par mépris des petites. En les sacrifiant, elles sacrifiaient aussi la grandeur de l'amour. Je suis fou d'elle, mais à la différence de mes autres folies, celle-ci se décompose en milliers d'affolements quotidiens, dont certains sont imperceptibles. Ce que je découvre avec elle, ce sont des milliers de choses infimes qui finissent par se comporter comme des sublimes, sans que, dans l'immédiat, je m'en rende compte. On dirait de menues ouvrières s'activant sur l'immense chantier de l'amour. Je les appelle petites choses, ces choses qui toujours sont au commencement du merveilleux, en amour. Même les mots que nous nous disons, ils ont beau reproduire des sons connus, dès lors qu'ils se croisent, ils semblent se parler une langue qui viendrait d'être inventée. Nos mots dérapent, nos mots capotent dans la vieille syntaxe, qui s'en ébroue. C'est la « touche » Mâ[^] qui fait ça, ce qu'elle met de bohème dans son voyage autour de mon cœur, et en son centre. J'ai une boîte déjà pleine de ces petites choses d'elle qu'elle laisse traîner, comme des oublis, alors que ce sont des impératifs, ou des irrptions. Des bouts de papier où il est écrit, ou dessiné, qu'elle est ma femme, que je suis son homme, et qu'ainsi, le monde peut désormais tourner à l'envers, ce sera sans importance pour nous puisque le monde qui est le nôtre tournera dans le sens de nos entremêlements.

Parfois je me demande ce qu'il advient de mon verbe, devant tant de petites choses, changées en empreintes considérables. Mon verbe est comme moi, il ne sait encore comment s'y prendre avec ce bonheur, mon tout neuf bonheur d'aimer. Mon verbe est comme mon corps, sidéré du dedans par la survenue de la sylphide. C'est comme si toute une tradition d'orages désirants s'échouait délicieusement dans un devoir de mélodie, ou plutôt sa fatalité. Mon corps est comme mon verbe : tenu à transfiguration. Nous ne savions rien du bonheur, pour en avoir trop su des élans qui le brisent, des fièvres qui l'écourtent, des tourments qui le diffèrent. À vrai dire, nous n'aimions pas ce bonheur, à cause des gens heureux, qui ont si souvent l'air béat de ceux qui se sont arrêtés de croître, s'étant rapetissés à ne plus prendre de risques.

Mon bonheur vient trop tard pour qu'il soit de cette mièvrerie, de cette insipidité. Il a un visage qui en excite les définitions, en désordonne les repères. Mais c'est un bonheur qui présente une face obscure et terrifiante : son excès même, son débordement, qui me met dans l'angoisse d'être un corps et un verbe n'étant à la hauteur ni de la tâche de le faire durer, ni de l'art d'en multiplier les œuvres. Sa face obscure et terrifiante : cette part de l'abasourdissement d'être heureux, pour la première fois, que moi je ne puis écrire, ni elle peindre, tant nous n'en revenons pas, l'un et l'autre, d'être deux à ne pas échapper à ce bonheur, tandis qu'à tout instant il s'élève de nos regards, de nos mots, et de l'étrange disposition de nos à-peu-près à se compléter en presque-tout.

Quand je te parle de mon bonheur, c'est de celui de t'en donner qu'il s'agit. T'en donner commande à mes transports, c'est leur priorité, tout cela que mon corps n'espérait plus que de l'écriture. Et maintenant, c'est comme si ce que recherchent ce corps et son écriture était de taille à me causer un jour le suprême agrément de quitter ce monde sans te quitter du regard ni des bras. Les mots m'ont fait jouir de connaître beaucoup de choses, mais jouir de connaître ne rend pas heureux, c'est seulement une ivresse, avant qu'on la cuve. Laisse-moi, aujourd'hui et demain, suspendre mes mots aux pouvoirs de ta grâce et de ta beauté. Entre l'impatience de connaître et l'urgence d'aimer, quelle hésitation possible, cette fois? J'écris ce livre de l'urgence, plutôt que celui de l'impatience. Et bien que l'urgence soit plus difficile à dire que l'impatience, et l'amour en train de se faire plus périlleux à conter que la connaissance en passe de me griser. Car si ce chant qui t'est dédié devait se tordre un jour en cri de douleur, je ne pourrais m'en remettre, à supposer que mon écriture s'en remette, elle qui pourtant en a vu d'autres.

Tu vois, depuis que je t'ai rencontrée, je m'arrache aux affaires humaines, qui me posent toutes les questions de l'être, je retourne à la première d'entre elles, qui pose la question des questions : est-ce vivre que de vivre sans amour? Mais, par je ne sais quelle heureuse conjonction de Verbe et de Vénus, ma manière de vivre l'un ne m'a jamais dépaysé de ma manière de vivre l'autre. Je reste, dans l'un et l'autre voyage, ou l'une et l'autre errance, en pays de raison subalterne : à perte de vue les labours insensés, embla-

vés d'intuitions, de graines taciturnes, noires dedans, fauves dehors, et qui déjà poussent leurs fleurs indescriptibles jusque dans le désert des sciences exactes.

Je te le jure, ma déraison est fertile, et à t'aimer, elle voudra l'être mieux, et avec tendresse, sachant que nous n'avons pas vécu les mêmes choses et que tu me viens de moins loin que je ne te viens, moi qui te viens aussi de l'époque où ma déraison abrégeait l'amour à l'appel des mots et le recommençait à celui de l'animal.

La déraison fertile, ce n'est plus cela, c'est ce qu'elle crée de lumière longtemps après avoir appris des ténèbres. Ma déraison fertile a mauvaise réputation. On te dira d'elle : « Méfie-toi, cet homme a trop aimé, trop été aimé. Il a donc beaucoup aimé mal, beaucoup été mal aimé. Dès lors que tu te mets à l'aimer, tu as déjà un pied dans son cortège d'amours mortes, de femmes évanouies... » Les gens ne peuvent admettre que ma déraison fertile prenne d'autres chemins, en amour, que ceux de l'inconstance et de l'échec de l'inconstance.

Je n'ai jamais aimé les nombres, et mon nombre de femmes aimées n'y fait rien. Oublie les cortèges, mon amour, oublie les déchaînées du cortège. Mais j'ai une dette envers elles, folles, par qui je découvris un jour que ma compréhension du monde passerait par leur ventre et roulerait en leurs gouffres. Luxurieuses ou romanesques, elles reculaient leurs limites et les miennes. Excès de bave ou de lave, que de savoirs étranges, quand on y songe, s'échangeaient nos corps éperdus. Ils n'étaient jamais bien longs, en temps compté, ces amours, mais en espace approfondi,

ils me semblaient n'avoir de fin. Les aimer ainsi, les profondeurs de femmes, c'était là mon grand but. Je crois avoir payé, en déraison fertile, cette dette. Mais les gens qui te disent : « Tu n'es pas la première, tu ne seras pas la dernière », ceux-là, s'ils ne se sont pas toujours trompés sur les nombres, cette fois se trompent lourdement sur tout le reste. Tout le reste : mon amour de toi, ma certitude qu'il ne peut mourir, même si je meurs avant sa durée terrestre.

Hier encore, je rêvais de te transmettre mon secret de déraison fertile. C'était idiot. Tu as le tien, d'une autre fertilité, d'une autre déraison. Dans l'amour, ils mêlent leurs lignées, ils boivent à l'unique source. Nous nous sommes aimés en ce mystère qui n'obtempère qu'aux lois du mouvement. Nos deux secrets dansent peau contre peau, et sous cette peau, à l'endroit où du désir partent tous les engendremens, dont l'enfance de l'art et peut-être — qui sait? — l'enfant de cette enfance.

Cette nuit, tu m'as dit : « Une matrice nous enveloppe tous deux, qu'allons-nous devenir? » Nous aurons du devenir partout où il nous en manquait. Tu inventes ce quelque chose de nos vies qui ne savait pas s'y prendre avec les occasions de changer la vie. T'en souvient-il? Nous nous sommes attirés par aimantation chancelante, maladroites magnétisées. Nos désirs aussi se fourvoyaient, comme des débutants. Rien de tel pour s'agglutiner d'émotion autour d'un bruit à nul autre pareil, ce son inégalé qu'émet l'amour lorsqu'au lieu de parler de ce qu'il sait déjà, il parle de ce qu'il en a oublié. C'est la condition de son aurore. De cette aurore il n'aperçoit la fin, c'est en elle, et par elle qu'il refuse

de vieillir. Bâter l'amour, comme si c'était une première fois dans notre histoire, cette idée est bien une idée de la déraison fertile. Mais non, ce n'est pas une idée, c'est plus que ça : une gageure de chair et de sang, un pari sexué et pas seulement, un désir qui s'étendrait au-delà de ses bornes, jusque dans l'inconnu lascif de ces organes dont d'habitude le rôle n'est pas d'aimer ou de se faire aimer. Ils sont seulement utilitaires. Et maintenant on dirait qu'ils prennent leur part de nos enlacements.

Vous m'êtes venue de toutes parts et de nulle part me déloger de moi, traverser mon impasse, l'ouvrir vers le grand large. Et maintenant, chaque jour, je m'abats en vos pentes chaudes, entre vos formes douces, et je vois dans vos lèvres l'accès à l'infini. Ma joie sans précédent, c'est votre innovation, je suis votre fidèle, hors de vous point d'attaches, point d'autre concurrence que la femme que vous êtes en ses métamorphoses, pourvu qu'elles soient d'amour, de cet amour que vous et moi nous disons, nous faisons à n'en plus savoir qui nous sommes vraiment, comme si notre identité, délicieusement, se grisait à l'idée de nous rendre méconnaissables à nous-mêmes.

Ma main tremble à vous écrire tout cela. Ma main vous transperce d'amour pour vous écrire, et au bout, elle tremble avec le tremblement des mots. En écrivant, ma main vous cherche encore alors qu'elle vient de vous traverser. Ma main voudrait sauter des pages vierges de vous pour remplir votre peau de ses cantiques à venir. Mon écriture m'embarque vers votre archipel intime, mais par quelle île commencer en vous quand c'est pour toutes que j'ai

M Marcel MOREAU

NOUS AMANTS AU BONHEUR NE CROYANT...


Né en Belgique, Marcel Moreau est révélé en 1963 par *Quintes* et construit depuis une œuvre majeure célébrant la Femme et le Verbe. À travers *Nous amants au bonheur ne croyant...*, il pose avec une lucidité excitante la question du bonheur en amour.

Ce livre fut écrit au jour le jour. Il a duré le temps de l'amour qu'il dit, qui est le temps où cet amour valait d'être dit. Il a commencé comme lui, dans l'émerveillement, il a fini comme lui, dans le désabusement. Entre les deux, une vieille histoire : celle du bonheur sans cesse invoqué, sans cesse atermoyé, et en filigrane sa décomposition, mot à mot, puis de geste en geste. Ç'aurait pu être un journal de bord, au bord d'une Absence annoncée. Mais en amour – passion oblige – me quittent mon regard « clinique », mes envies de lucidité. En somme, j'ai de la tendresse pour mes égarements, et j'en ai pour les « égarantes ». Après tout, c'est déjà bien assez que dans mes écritures qui parlent de la société en général au lieu de parler de la Femme en particulier, je ne puisse m'empêcher d'être impitoyable plus souvent qu'indulgent.

Nous, amants au bonheur ne croyant... n'est donc pas un livre qui désespère de l'amour. C'en est un qui, pour désespérer de l'amour heureux, n'en sait peut-être pas moins, même confusément, pourquoi sa vraie grandeur, à l'amour, secrète, inexplicable, c'est de ne l'être pas, heureux, mais surtout de ne point vouloir à tout prix l'être.

MARCEL MOREAU

DENOËL
www.denoel.fr

B25759.4  10.05
ISBN 2.207.25759.2

16 € Extrait de la publication

